

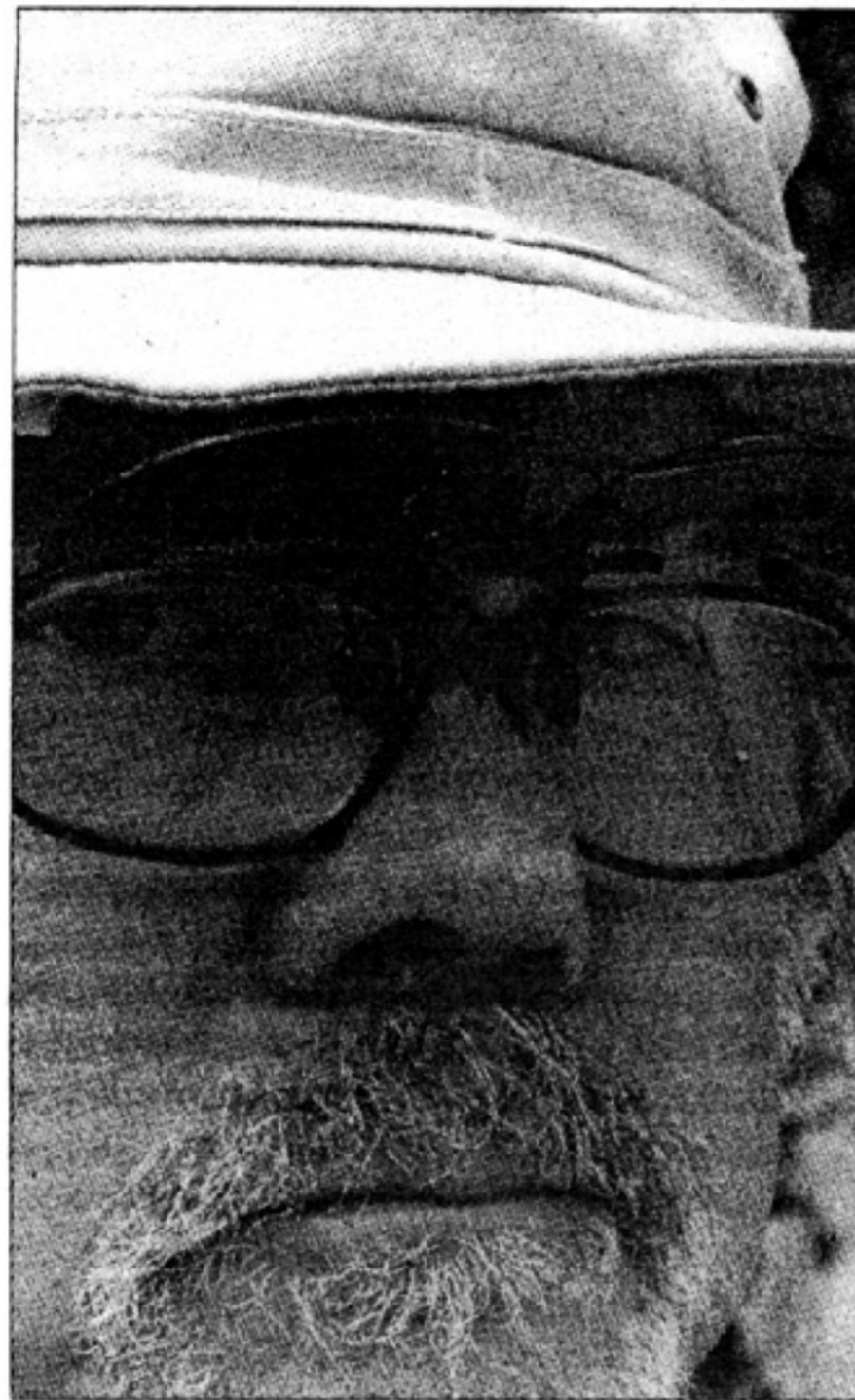
Julien Blaine à livre ouvert

Poèmes vulgos.

de Julien Blaine. Éditions Al Dante-Transbordeurs. 284 pages, 39 euros.

Une dame, dont l'œuvre littéraire ne donna que fort peu de gages à l'avant-garde demanda à Julien Blaine : « Quand ferez-vous un vrai livre ? » L'interrogation nous fait sourire, par sa naïveté académique et l'incompréhension manifeste du travail du poète marseillais. Mais ne touchait-elle pas, pourtant, à une question qui traverse toute l'œuvre de Blaine et qui apparaît encore dans les pages de ce *Poèmes vulgos* qui vient de paraître : qu'est-ce qu'un livre ? Il serait en quelque sorte superflu de vouloir répondre avant d'ajouter d'autres questions : comment ouvrir un livre ? Comment ouvrir le livre ?

Sortons un instant de l'objet de papier et d'encre pour nous diriger dans une petite librairie du XX^e arrondissement de Paris. En vitrine, *Poèmes vulgos*, fraîchement sorti de l'imprimerie. À l'intérieur, une vingtaine de personnes sont assises en arc de cercle. La voix éclate ou fait feu. « IL VOCIFÈRE IL FAUT S'Y FAIRE. » Voilà qui est hurlé et répété, d'entrée de jeu, tout à la fois comme un avertissement et une mise en bouche. Julien Blaine a arrêté de donner des performances, nous le savons, ce fut l'occasion d'un livre, justement, et d'un film réalisé par Marie Poitevin, *Julien Blaine, l'éléphant et la chute*, qui suit le poète dans sa tournée d'adieu à travers le monde. Julien Blaine n'a pas arrêté de lire. Et il sait que lire, à haute voix, est un processus qui implique tout le corps – cerveau compris – mais qui implique encore plus : tous les corps, les corps de ceux qui écoutent et peut-être au-delà, de ceux qui ne sont pas présents et qui ne pourront plus l'être. Julien Blaine lisant devient poète des avant-gardes historiques, ou encore troubadour, ou encore latin, ou encore shaman, ou... Est-ce une question de filiation ? Bien sûr, mais plus encore de *mimesis*. Il est ce à quoi il se réfère pour mettre à jour un verbe,



Julien Blaine.

une parole poétique denses de tout ce passé réapproprié et comme relancés par une voix et un corps qui en constituent le support tout autant que la page. Je me souviens de Julien Blaine, après la lecture organisée par notre journal à l'union locale de la CGT du IV^e arrondissement de Paris, disant à Jean Ristat : « Nous sommes des classiques. C'est ce qu'ils [je suppose que ce « ils » visait, entre autres, la masse des critiques] ne comprennent pas. »

L'exercice est proche de la transe, évidemment, puisqu'il s'agit de jouer avec l'origine du langage. Alors « IL VOCIFÈRE ». Alors, les noms propres lui échappent mais pas les noms communs : « Mais, le 18 novembre 2004, quand j'ai ressorti mes mains puis mes pieds en sang du ventre des poulets

[salut ô Sibylle de Cumès louée par Virgile, salut phrases oraculaires lancées comme les flèches d'Apollon, salut à ces mystères origines de toute poésie] j'ai longtemps cherché, dans mon palais, le mot : / hémorragie / & le mot réagit / et le mot a réagi. »

Maintenant que nous citons le texte, revenons au livre, puisque livre il y a, encore et toujours. Une clef (dans le sens où l'interprétation du texte est dans le texte lui-même) est donnée quelques pages avant la fin : sous le titre post-face, une citation de Leroi-Gourhan met en parallèle le travail d'archéologie et celui de déchiffrement d'un manuscrit. Il y a pourtant une différence fondamentale : « Avec un manuscrit, on peut revenir en arrière et se pencher à nouveau sur un passage déjà lu. La terre, elle, est un livre dont on détruit les pages à mesure qu'on les tourne ; on ne peut lire qu'une seule fois dans le texte original ; quand la terre d'une couche est enlevée, tout ce qui n'a pas été transcrit avec soin est irrémédiablement perdu. » Pourtant, le travail de Julien Blaine, dans ce livre, n'exclut pas la perte. La mort est là, bien sûr, comment pourrait-il en être autrement ? Mais la perte est présente bien autrement, de bien d'autres façons. Qu'est-ce qui serait perdu au fur et à mesure (j'aurais envie ici de parler comme Maurice Roche : dire « au fur » et envoyer au diable la mesure) que le texte est déchiffré, c'est-à-dire qu'il est écrit ou établi ou vécu ou incarné ou imprimé ou conçu ou lu ? Plusieurs pages sont consacrées à un autre livre qui avait été terminé, mis en page, qui était déjà un fichier informatique prêt à être envoyé à l'éditeur. Une erreur de manipulation et tout disparaît. Le travail par ordinateur, lorsqu'il s'agit de retrouver des fichiers, des textes, des images, est une forme d'archéologie, qui parfois échoue. Cet échec n'en est pas un, pas tout à fait. Il entraîne d'autres pages : ces pages sur quoi « on ne peut revenir en arrière » créent un discours. L'origine rejoint la mort. Si le « vieux poète » peut être « lisant », « disant », « visant » avec un canon de revolver dans la bouche ou

sur la tempe et « gisant », lorsqu'il devient « misant » la figure, l'autoportrait s'efface devant un signe, le symbole graphique de l'infini. On ne s'étonnera pas que notre poète se réclame du lyrisme...

Julien l'Archéologue, comme on dit Julien l'Apostat, nous montre un autre jeu (c'est à dessein que je répète le mot) avec la perte, avec le manque, avec ce qui ne se lit pas, ne peut pas ou ne doit pas se lire. Il nous donne des photographies de ses carnets de brouillon, tantôt une page ou deux, ouvertes, à l'écriture illisible, tantôt les couvertures, banales, industrielles, qui peuvent sortir de n'importe quelle poche. On ne saura rien de ce qui est écrit dedans. La question est relancée : qu'est-ce que lire ? Qu'est-ce qui peut être lu ? trois images – une feuille roulée en boule, une feuille défroissée avec des signes incompréhensibles, un rectangle uniformément rouge, sont ainsi légendés : « Y a-t-il quelque chose d'écrit là-dedans ? », puis « Y a-t-il quelque chose d'écrit là-dessus ? » et enfin « Y a-t-il quelque chose d'effacé là-dedans ? là-dessus ? là-dessous ? » L'épilogue ne dit pas autre chose : une suite de questions qui toutes commencent par « comment sortir la phrase de... » et qui sont réunies par un seul et unique, gros et gras point d'interrogation. « Comment sortir la phrase de sa coquille ? » Et encore : « Comment sortir la phrase de mon corps ? »

L'œuvre de Julien Blaine, comme devrait l'être sans doute chaque œuvre, est une leçon de lecture. Tout comme Nietzsche disait écrire avec ses pieds, il nous faut apprendre à lire avec les pieds, à marcher dans le poème, à danser au rythme d'une voix, d'un souffle, marcher dans le poème avec le poète à la recherche d'un sens qui se trouverait dans les vibrations du corps, vibrations des cordes vocales, du sexe, du ventre et des neurones. Quand je prends *Poèmes vulgos*, quand je lis, je sais que j'ai affaire à un vrai livre puisqu'il excède le livre.

Franck Delorieux